Commentatio in tertiam partem Summæ sancti Thomæ (1632, in-fol.).

KELLNER (Ernest-Auguste), chanteur et pianiste anglais, né à Windsor en 1792, mort à Londres en 1839. On raconte que ce prodige de précocité commença l'étude du piano à l'âge de deux ans; que, dans le cours de sa cinquième année, il joua un concerto de Hendel. En 1815, il se rendit en Italie, se perfectionna son chant sous la direction de Nozzari et de Crescentini. Engagé, en 1824, à Venise, il débuta dans le *Mosè* de Rossini, passa au théâtre de Bologne, et enfin fut appelé, en 1828, à Saint-Pétersbourg, où la cour lui fit un accueil des plus flatteurs. En 1833, il retourna à Londres, reçut le titre d'organiste de la chapelle de Bavière, fréquentée par tous les Allemands du culte catholique en résidence à Londres. Kellner était plutôt un chanteur de concerts qu'un virtuose de théâtre. Sa voix de baryton, belle et bien timbrée, pliée, par les habiles professeurs italiens, à tous les artifices de la vocalisation, manquait d'énergie et de mordant, mais il était inimitable dans l'interprétation des mélancoliques chansons irlandaises. Comme son chant, son talent sur le piano se recommandait plus spécialement par la délicatesse et la grâce.

KELLS, ville d'Irlande, comté de Meath, à 18 kilom. N. de Trim, sur le Blackwater; 4,500 hab. Fabrication de dentelles; environs fertiles, bien cultivés, et embellis par de nombreuses villas. Cette ville, fort ancienne, s'appelait *Kenlis*. Saint Colomb y fonda un monastère en 550, et, en 1152, il s'y tint le mémorable synode du clergé irlandais. Le monastère fut pillé par Dermot Macmurrough; mais, l'année suivante, Hugh de Lacy le fit restaurer. En 1156, Kenlis fut détruite par le feu, avec tous ses édifices religieux; on la réédifia au siècle suivant; mais, de tous ses établissements religieux et des murs qui la défendaient, il ne reste qu'une ancienne tour ronde, une croix dans le cimetière, et, près de cette croix, une cellule de pierre. On y remarque aussi, au centre de la ville, une croix de pierre richement sculptée.

KELLY (Guillaume), littérateur irlandais, né dans le comté de Gulloway vers 1670. Après avoir complété ses études à Paris et dans les principales universités de l'Allemagne, il se rendit à Vienne, vers 1698, y professa la philosophie et l'histoire, et reçut, avec des pensions, les titres de comte palatin et de conseiller impérial. Ses principaux ouvrages sont : *Philosophia aulica* (Vienne, in-4°); *Historia bipartita Hiberniæ* (Vienne, in-4°); *Institutiones academicæ* (Vienne, in-4°); *Speculum imperiale historico-chronologicum* (Vienne, in-fol.).

KELLY (Hugues), écrivain irlandais, né près du lac Killarney en 1729, mort en 1777. Il fut successivement ouvrier chez un fabricant de corsets, clerc de procureur, auteur dramatique et avocat à Londres (1774). Ces divers travaux, auquel il se livra pour entretenir une nombreuse famille abrégea ses jours. Kelly, qui s'était formé le goût par la lecture des bons auteurs, a donné des comédies, dont quelques-unes ont été jouées avec succès. Nous citerons : la *Fausse délicatesse* (1768); *Un mot suffit au sage* (1770); *l'École des femmes* (1774); le *Roman d'une heure* (1774); l'*Homme raisonnable* (1776). On lui doit, en outre : *Clémentine*, tragédie (1771); *Thespis*, poëme spirituel et piquant, dans le goût de la *Rosciade*, de Churchill (1767); les *Mémoires d'une fille du monde*, roman; des articles, des pièces de vers, etc. Ses *Œuvres* ont été réunies et publiées en 1778 (in-4°).

KELLY (John), philologue anglais, né à Douglas (Ile de Man) en 1750, mort en 1809. Il fut chargé, par l'évêque de Man, de revoir une traduction de la *Bible* faite en langue celtique et de surveiller son impression (1772); puis il devint successivement pasteur à Ayr, en Ecosse, précepteur du fils du marquis d'Huntley, avec qui il voyagea sur le continent, curé d'Arlleigh et recteur de Copford. On lui doit : *Practical grammar of the ancient gaelic or language of the isle of Man* (1803).

KELLY (Mitchell), compositeur et chanteur anglais, né à Dublin en 1764, mort à Margate en 1826. Son père, qui était marchand de vin, ayant été frappé de ses précoces dispositions pour la musique, lui donna d'excellents maîtres; de sorte que, à peine âgé de onze ans, Mitchell était un petit prodige. Le fameux Bauzzini lui donna quelques leçons de chant, et conseilla à son père de l'envoyer étudier à Naples. Le jeune Kelly partit pour cette ville en 1780, et fut admis au conservatoire de Notre-Dame-de-Lorette, où il eut pour maître Fenaroli. En quittant Naples, il alla à Parme, et de là à Florence, où il fut engagé comme premier ténor au Théâtre-Neuf. Après avoir chanté sur plusieurs théâtres d'Italie, Kelly vint à Vienne, où il se lia avec Mozart, qui écrivit spécialement pour lui le rôle de Basile, du *Mariage de Figaro*. De retour en Angleterre en 1787, il débuta sur le théâtre de Drury-Lane, à Londres, dans l'opéra intitulé *Lionel et Clarisse*, et resta longtemps attaché comme chanteur à ce théâtre, dont il finit par prendre la direction musicale. Ce fut seulement à partir de 1797 que Kelly s'adonna à la composition; mais, pour avoir commencé tard, il n'en fut pas moins fécond, car il a composé ou arrangé plus de soixante opéras, dont il a édité lui-même la plus grande partie, dans le magasin de musique qu'il avait fondé à Londres. Kelly, qui vivait depuis longtemps dans une étroite intimité avec une actrice, mistress Crouch, eut le malheur de la perdre en 1805. A partir de ce moment, il s'adonna à la boisson; ses facultés déclinèrent rapidement; il devint podagre, cacochyme, à moitié paralysé, et passa dans les souffrances les dernières années de sa vie. Nous citerons parmi ses œuvres, aujourd'hui oubliées : le *Cri de la cheminée* (1797); le *Spectre du château* (1797); le *Dernier de la famille* (1792); le *Prisonnier du Spielberg* (1798); *Adreïa et Miranda* (1798); les *Temps féodaux* (1799); *Pizarre* (1799); *le Montfort* (1800); *Remords* (1801); le *Prince de Bohême* (1801); *Algomah* (1802); *Maison à vendre*, d'après Dalayrac (1802); *Uranie* (1802); le *Héros du Nord* (1803); la *Promesse de mariage* (1803); *Cinderella* (1804); les *Bossus* (1804); le *Chasseur des Alpes* (1804); le *Sourd-muet* (1804); *Jeunesse, amour et folie* (1805); les *Quarante Voleurs* (1806); le *Chêne royal* (1806); *Adrien et Orilla* (1806); le *Jeune Hussard* (1807); le *Démon du bois* (1807); *Quelque chose à faire* (1808); le *Juif de Mogador* (1808); les *Africains* (1808); *Venoni* (1808); la *Chute de Tarente* (1809); *Gustave Vasa* (1810); *Hempa* (1812); l'*Ambassadrice étonnée* (1813); le *Russe* (1813); *Nourahad* (1813); le *Jeune Paysan* (1814); la *Fiancée d'Abydos* (1818); *Aboudah* (1819). Quelques mois avant sa mort, Kelly a publié des mémoires très-intéressants, intitulés : *Souvenirs du Théâtre-Royal et du théâtre de Drury-Lane pendant une période d'un demi-siècle, avec des anecdotes originales sur un grand nombre de personnages distingués dans la politique, la littérature et l'art musical* (Londres, 1826).

KELLY (Patrick), savant anglais, mort à Brighton en 1842. Il s'occupa beaucoup de chaînes, de calculs combinatoires, et ses opinions ont été fréquemment citées comme des autorités dans le Parlement anglais. Ses principaux ouvrages sont : *Introduction pratique à l'astronomie sphérique et nautique* (1795, in-8°), plusieurs fois réédité; *Elements de la levée des lettres en parties simple et double* (1801, in-8°); le *Cambiste universel, ou Manuel structeur commercial*, son ouvrage capital, qui contient un traité complet sur le change, les monnaies, les poids et mesures de toutes les nations trafiquantes et des colonies (1811, 2 vol. in-4°); *Métrologie*, ou *Exposition des poids et mesures, principalement de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et de la France*, avec des tables de comparaison, etc. (1816); *Métrologie orientale*, contenant la nomenclature des monnaies, poids et mesures des Indes orientales (1832).

KELOÏDE s. f. (ké-lo-i-de — du gr. *kélé*, puce; *eidos*, aspect). Pathol. Tumeur de la peau, de forme aplatie, ayant, le plus souvent, son siége sur la partie antérieure de la poitrine.

— **Encycl.** Alibert a, le premier, décrit cette affection, qu'il désigna d'abord sous le nom de *cancroïde*, et plus tard sous celui de *kéloïde*. Cette maladie paraît assez rare, on ne la rencontrée, jusqu'à présent, que chez un petit nombre d'individus. Elle se manifeste par une légère tuméfaction de la peau, qui bientôt prend plus de saillie et d'étendue; elle forme alors de petites tumeurs aplaties, souvent irrégulières, le plus ordinairement ovales, avec une légère dépression centrale; d'autres fois, elle est allongée, anguleuse; l'épiderme qui la recouvre paraît aminci et légèrement ridé, de manière à donner à la tumeur l'aspect d'une cicatrice de brûlure au troisième degré. Elle est dure et résistante au toucher; sa couleur est quelquefois d'un rouge foncé, d'autres fois d'un rouge pâle. Ces tumeurs aplaties ont une saillie de 3 à 4 millimètres, le plus ordinairement plus marquée à leur circonférence qu'au centre.

Dans le plus grand nombre des cas, la *kéloïde* forme une plaque unique; d'autres fois, on en rencontre plusieurs. Elle peut acquérir une étendue de 5 à 6 centimètres dans son grand diamètre, de même qu'elle peut aussi n'avoir que quelques millimètres, surtout quand elle est multiple. Elle donne lieu, chez quelques malades, à des douleurs assez vives, à des élancements profonds, qui se manifestent surtout aux variations atmosphériques et quelquefois après les repas. Abandonnée à elle-même, cette affection fait des progrès assez lents; elle se termine rarement par ulcération. Dans quelques cas, elle peut s'affaisser, disparaître et laisser pour trace une cicatrice déprimée.

La partie antérieure de la poitrine est le siége le plus ordinaire de la *kéloïde*. Cependant, on l'a vue se manifester sur le cou et sur les bras. Jusqu'à présent, on ignore les causes de cette affection. On ne l'a point observée dans l'enfance; elle s'est toujours montrée chez des individus s'approchant de l'âge mûr.

La *kéloïde* doit être soigneusement distinguée des affections cancéreuses, avec lesquelles elle ne présente, du reste, que fort peu d'analogie. En effet, elle n'a pas la peau formant des tubercules proéminents, arrondis, violacés et s'ulcérant à leur sommet, tandis que la *kéloïde*, surtout celle qui siége sur la poitrine, présente plus souvent en une plaque saillante, aplatie, relevée sur ses bords, et la peau sur laquelle elle s'élève est toujours saine, d'une couleur naturelle. On ne la confondra pas non plus avec les tubercules syphilitiques. Ceux-ci sont toujours multiples, souvent rassemblés en groupes, arrondis dans leur contour, recouverts cuivrés ou livide, entremêlés de cicatrices et accompagnés de symptômes généraux, soit sur le système osseux, soit sur le système muqueux, qui viennent déclarer le diagnostic.

La *kéloïde* n'est jamais une maladie grave et ne peut faire courir aucun danger aux personnes qui en sont atteintes. Chez les individus où elle a observée, elle coïncidait avec une bonne santé.

Le traitement de la *kéloïde* est encore bien incertain; les moyens chirurgicaux, tels que l'extirpation, la cautérisation, n'ont eu aucun résultat avantageux. Les applications de diverse nature n'ont pas eu non plus de succès bien marqué. Les douches sulfureuses paraissent avoir quelquefois diminué la fermeté de ces tumeurs. Les frictions avec les préparations iodurées ont aussi obtenu quelques succès.

KÉLOTOMIE s. f. (ké-lo-to-mi — du gr. *kélé*, tumeur, *tomé*, section). Chir. Opération qui se pratique dans la hernie inguinale, et qui a pour but de former des adhérences très-fermes, entre les parties contenues.

— **Encycl.** L'opération de la *kélotomie* a d'abord consisté à couper et à retrancher le sac, au moyen d'une ligature qui déterminait en même temps l'inflammation et l'adhésion des tissus formant son collet. Cette ligature comprenait dans le principe toutes les parties qui passent par le canal inguinal sans en excepter le cordon testiculaire, qui se trouvait aussi détruit. On eut soin ensuite d'isoler le cordon et de lier seulement le col du sac; on lui bien on traversait ses enveloppes, près de l'ouverture abdominale, à l'aide d'une aiguille armée de deux fils qu'on serrait ensuite de chaque côté, soit que la peau fût coupée dans la ligature, soit qu'elle conservé de la voix, il tourna ses qualités au grotesque. Il fut engagé aux Folies-Nouvelles (maintenant Théâtre-Déjazet), et acquit, dès le premier soir, une popularité qui s'est maintenue jusqu'à nos jours. *Un drame en* 1779, la *Belle Espagnole* et autres saynètes lui ont dû une grande partie de leurs succès. Mais c'est surtout dans la chansonnette qu'il a obtenu un renom. Après le *Sire de Framboisy*, le *Pied qui remue*, et tant d'autres folies plus ou moins inepties du même genre, ont obtenu des succès populaires, grâce à l'interprète désopilant qui leur a toujours prouvé par les applaudissements du public.

KÉLOÏDE s. f. (ké-lo-i-de — du gr. *kélé*, puce; *eidos*, aspect). Pathol. Tumeur de la peau, de forme aplatie, ayant, le plus souvent, son siége sur la partie antérieure de la poitrine.

— **Encycl.** Alibert a, le premier, décrit cette affection, qu'il désigna d'abord sous le nom de *cancroïde*, et plus tard sous celui de *kéloïde*. Cette maladie paraît assez rare, on ne la rencontrée, jusqu'à présent, que chez un petit nombre d'individus. Elle se manifeste par une légère tuméfaction de la peau,

habitants de cette ville vivent surtout de la chasse et de la pêche.

KEM, nom tartare du fleuve Iénisséi.

KÉMAL-BEY, fonctionnaire et journaliste turc, né en 1840. Son grand-père, Latif-Pacha, homme distingué et d'une grande tolérance, ayant été chargé de visiter, en qualité d'inspecteur civil, les différentes parties de l'empire ottoman, en fit une relation qui fut très-remarquée. Kémal, qui sortait de l'école d'administration de la Validé, commença dès cette époque à connaître son pays, ses besoins, ses aspirations et les moyens de les satisfaire. De retour à Constantinople, il entra au bureau des traducteurs de la Sublime Porte, pépinière d'où sont sortis un grand nombre de fonctionnaires et d'hommes marquants de la Turquie, et, depuis lors jusqu'à son départ de Constantinople, il a constamment été attaché à cette partie de l'administration. Compagnant la nécessité d'apporter d'importantes réformes dans l'empire pour empêcher sa chute prochaine, Kémal-Bey a embrassé avec ardeur les idées de la *Jeune Turquie*, et est devenu un des champions les plus intrépides de ce parti. Vers 1863, il a pris la direction du *Tasviri-Efkiar*, un des premiers journaux d'opposition qui aient existé dans le pays, et il a acquis, comme écrivain et comme journaliste, une grande notoriété. « Lorsque le ministère ottoman songea à se débarrasser des difficultés que lui créait la *Jeune Turquie*, dit un publiciste à qui nous empruntons les renseignements que nous venons de donner sur Kémal-Bey, il donna le premier signal de la résistance par un article très-énergique contre l'exil de Suavi-Effendi. Le journaliste reçut l'offre d'un poste qui l'éloignait de Constantinople; on le nommait *muamir* de l'eyalet d'Erzeroum, avec 6,500 piastres par mois de traitement, mais défense expresse d'écrire dans le journal. Kémal refusa courageusement et partit pour Paris avec Zia-Bey.

KÉMAL-EDDIN (Abou'l-Kasem-Omar), surnommé **Ebn-Aladin**, historien arabe, né à Alep en 1192 de notre ère, mort au Caire en 1261. Il acquit de vastes connaissances en histoire, en jurisprudence, et livra à l'enseignement dans plusieurs villes, se rendit célèbre par ses écrits et par la beauté de son écriture, et se réfugia au Caire lors de l'invasion des Tartares, qui dévastèrent sa ville natale. Kémal-Eddin est l'auteur d'une biographie de tous les hommes remarquables qui naquirent à Alep ou habitèrent cette ville. Cet ouvrage, qui forme dix volumes et qui est resté manuscrit, a pour titre : *Envie de celui qui veut connaître l'histoire d'Alep*. Kémal en a publié un abrégé sous le titre de : *Crème de lait de l'histoire d'Alep*. On y trouve l'histoire d'Alep depuis son origine jusqu'en 1243, et on le regarde comme une source importante à consulter pour l'histoire des croisades.

KÉMAL-EFFENDI, homme d'Etat et diplomate turc, né à Constantinople en 1809. Après avoir reçu une excellente éducation, il entra dans l'administration des finances (1827), fit partie, en 1833, comme secrétaire interprète, d'une ambassade envoyée en Perse, remplit ensuite des missions à Ispahan, à Téhéran, au Caire (1841), dans les Pachaliks de Diarbekir, de Mossoul et de Bagdad, et devint, à son retour à Constantinople, membre du conseil de l'instruction publique. Kémal-Effendi résolut alors de mettre à exécution un plan de réforme complet dans l'enseignement de la Turquie. Dans ce but, il commença par fonder à ses frais une école d'instruction secondaire, en prenant pour modèle les établissements analogues de l'Occident, devint peu après inspecteur général des écoles de l'empire, et, pour se mettre au courant des méthodes employées dans les diverses branches de l'enseignement, il parcourut successivement, par ordre du gouvernement turc, la France, l'Allemagne et l'Angleterre (1851). De retour dans son pays, il se mit à l'œuvre et il avait commencé à introduire de sages réformes, lorsque, profondément affecté par la mort de son fils, il demanda et obtint de quitter la Turquie. Il alla alors représenter son gouvernement en Prusse, où il est resté de 1854 à 1857. Kémal a reçu le titre de fonctionnaire du premier rang. On lui doit beaucoup de livres pour l'enseignement; nous citerons, entre autres : le *Guide de la conversation en persan et en turc* (Constantinople, 1842); *Abrégé de géographie*; *Méthode pour apprendre la langue persane*, etc.

KÉMAON, district de l'Indoustan anglais, dans l'ancienne province de Ghéroual, séparé du Népaul au N.-E. par le Kali, et limitrophe de l'Himalaya; 200 kilom. sur 110. Ch.-l., Almora. Le sol de ce district, dépendance de la présidence de Calcutta, est montagneux, arrosé par le Kali, l'Alakanonda, le Kosila et plusieurs autres cours d'eau qui descendent du versant méridional de l'Himalaya. C'est là qu'on trouve le passage de Niti, qui conduit de Kemaon au Thibet, à travers les monts Himalays; la partie méridionale est plus plate que la partie septentrionale. On y remarque de fertiles vallées bien arrosées et produisant du vin en abondance. Les terrains élevés abondent en blé, orge et grains de toute espèce. Les montagnes recèlent de l'or, du cuivre, du fer et du plomb.

KÉMAS s. m. (ké-mass). Mamm. Genre de ruminants, formé aux dépens des cerfs.

KEMBERG, ville de Prusse, province de Saxe, régence de Merseburg, cercle et à 11 kilom. S. de Wittemberg; 2,797 hab. Fabrication de toiles et de draps.

KEMBLE, célèbre famille d'acteurs-auteurs anglais, dont le premier membre cité dans l'histoire des arts est Roger Kemble, comédien distingué et directeur d'un théâtre eff province.

KEMBLE (John-Philippe), l'un des plus fameux comédiens dont s'honore la scène anglaise, naquit à Preston en 1757, mort à Lausanne le 26 février 1823. Fils de Roger Kemble, frère de la célèbre mistress Siddons, et l'aîné de Charles Kemble, il fut destiné dès sa plus tendre enfance à l'état ecclésiastique, pour lequel il ne manifesta jamais le moindre penchant. Après avoir achevé ses études à Douai, il embrassa fort jeune, et contre le gré de ses parents, la carrière dramatique. Ce fut à Wolverhampton qu'il obtint ses premiers succès de théâtre; puis il parut successivement sur diverses scènes, entre autres celles de Manchester, de Liverpool et de York. Nous le retrouvons en 1781 à Dublin, et, deux ans plus tard, à Londres, engagé au théâtre de Drury-Lane. A dater de ce moment, sa réputation grandit; elle ne tarda pas à devenir immense. Bientôt il n'eut plus de rival, surtout lorsqu'il aborda les grandes physionomies de Macbeth, Othello, Hamlet, Brutus, Beverley, Coriolan. Il était depuis dix ans régisseur de Drury-Lane, lorsqu'à la suite de difficultés avec la direction il quitta tout à coup ce théâtre de sa création (1803). Pendant les deux années qui suivirent, il parcourut la France et l'Espagne. A son retour à Londres, il acquit une part dans la direction du théâtre de Covent-Garden, et consentit d'être l'acteur favori par excellence, le tragédien le plus populaire de son époque. En 1817, il quitta la scène et se retira à Lausanne. John Kemble n'était pas ce qu'on peut appeler un acteur de génie; il avait un grand talent, du jugement, de l'ambition, une activité extraordinaire, et ces qualités, aidées des avis et des inspirations de sa sœur, l'inimitable, la sublime mistress Siddons, le rendirent capable de vaincre son manque de génie, ainsi que le défaut d'une voix grêle et d'une respiration embarrassée. Dans un certain ordre de rôles, les rôles héroïques, il atteignit la perfection de l'art; il a pu être surpassé dans l'interprétation des passions orageuses, cruelles, mais il n'a pas eu d'égal en chaleur et en élévation héroïque. Doué d'une taille noble, d'une physionomie antique, se rapprochant de la physionomie romaine, il semblait que la toge fût son vêtement habituel. Young, qui se forma sur son modèle, resta toujours au-dessous de lui; Kean n'a pu le surpasser dans les personnages élégants, majestueux et chevaleresques. Le célèbre tragédien s'est fait aussi connaître comme écrivain par quelques farces, comme *The projects*, *The farm house*, *The Panuel*, etc. Il eut, dit-on, le courage et le bon sens de mettre au pilon une édition tout entière de ses poésies de jeunesse. Enfin, on lui doit une édition des *Œuvres* de Shakspeare. Des honneurs ont été rendus à sa mémoire, et, en 1833, sa statue a été placée dans l'abbaye de Westminster, à côté de celle de Garrick.

KEMBLE (Charles), acteur fort célèbre aussi, frère puîné du précédent, né à Brecknock, dans le pays de Galles, le 25 novembre 1775, mort à Londres en novembre 1854. Il fut, à l'âge de treize ans, placé par son frere John au collége de Douai, où il resta trois années. A son retour en Angleterre, il obtint une place de commis dans l'administration des postes; mais, poussé par les brillants succès obtenus par son frère et sa sœur (mistress Siddons), il embrassa la profession de ses derniers. Il débuta, en 1792, à Sheffield, par le rôle d'Orlando, dans *As you like it*, parut ensuite à Edimbourg et à Newcastle; puis, encouragé par le succès, il revint à Londres, et, lors de l'ouverture du nouveau théâtre de Drury-Lane, le 21 avril 1794, parut dans le rôle peu important de Malcolm dans *Macbeth*. En peu de temps, il s'éleva à des emplois supérieurs, et la manière dont il joua Alonso, dans *Pizarre*, vint encore ajouter à sa réputation. En général, son jeu sobre et distingué produisait peu d'effet et laissait plutôt l'impression d'une lecture bien faite que d'une création artistique. Il manquait de souffle, d'énergie, et, tout en comprenant parfaitement les rôles, n'en rendait pas toutes les beautés. Rien dans son jeu ne provoquait l'enthousiasme, mais la perfection de son débit et l'élégance de sa tenue laissaient peu de prise à la critique.

Engagé au théâtre de Haymarket, il y fit représenter, le 16 juillet 1800, une pièce en trois actes, intitulée le *Point d'honneur*, traduction du *Déserteur*, de Mercier. En 1802, le mauvais état de sa santé se décida à faire un voyage sur le continent. A son retour, en 1803, il passa un engagement avec le théâtre de Covent-Garden, dont son frere John était devenu directeur, et y reunpit avec un talent supérieur les premiers rôles dans le drame. Une tournée qu'il entreprit en 1826 et en 1827, en Allemagne et en France, eut pour résultat d'enrichir le théâtre anglais de plusieurs ouvrages qu'il traduisit de l'allemand. Il revint à Paris une seconde fois, en 1829, et en sortit en triomphateur. « Charles Kemble, en 1827, avait été, dit M. Hippolyte Lucas, le premier acteur anglais de mérite qui eût combattu victorieusement les préjugés que les littérateurs français, fort peu adonnés alors à l'étude des littératures comparées, conservaient contre le théâtre anglais, depuis les plaisanteries de Voltaire, qui avait ses raisons pour qu'on ne comparât pas *Zaïre* à *Othello* et la *Mort de César* à *Jules César*. L'apparition de C. Kemble et celle de la touchante miss Smithson (v. Mme Berlioz) mirent à néant toute une vieille école de critique, et intéressèrent la jeunesse studieuse à des jouissances intellectuelles qu'elle ignorait et qu'elle savoura ardemment. » En 1832, il parut, avec sa famille, les Etats-Unis, et en 1840 il renonça complétement à la scène. Doué d'une belle prestance, d'une physionomie accentuée largement et d'une grande élégance, Charles Kemble jouait avec supériorité trois sortes de rôles : le tendre amant, comme Roméo, les personnages tragiques, comme ceux de sentiments nobles et élevés, comme Lacrte et Faulconbridge, et réussissait également à peindre avec bonheur ce mélange difficile de débauche momentanée et de profonde sensibilité, connu dans *Career*, de Shakspeare, et Charles Oakley, de *The jealous wife* (la *Femme jalouse*). Son organe, aux inflexions naturelles et variées, n'était pas dépendant de nature à produire ces impressions profondes que faisait naître notre Talma. Pour la puissance de l'organe, pour l'effet irrésistible de l'accent, et pour le jeu de la physionomie, il est resté à une bien grande distance de notre célèbre tragédien, de même que pour l'intelligence de la scène. « En général, disait de lui un critique anglais, son jeu produit peu d'effet, il parle rarement au cœur.. » Hamlet, Othello, Roméo sont les trois rôles où il excellait; il n'a montré dans la tragédie ni l'originalité, ni la hardiesse, ni les moyens puissants de Kean, ni les impétueux élans de Macready; il a été plus universel que ces deux célèbres comédiens, après lesquels il doit prendre un rang immédiat.

Outre le *Point d'honneur*, mentionné plus haut, C. Kemble a traduit : *The Wanderer*, ou *The Rights of hospitality* (*l'Homme errant* ou les *Droits de l'hospitalité*), drame historique en trois actes, tradut d'*Edouard en Ecosse*, de Kotzebue, et représenté avec succès à Covent-Garden le 12 janvier 1808; *Plot and counterplot*, or *the Portrait of Cerenites* (*Ruse contre ruse*, ou le *Portrait de Cervantes*), farce donnée à Haymarket le 30 juin 1809, traduction de la pièce française de Dieulafoy, qui porte le même titre; *Kamtchatka*, or *the Kean's Tribute* (*Kamtchatka* ou le *Tribut d'esclaves*), drame en trois actes, tiré de l'allemand, de Kotzebue, représenté à Covent-Garden le 16 octobre 1811; *The child of chance* (l'*Enfant du hasard*), farce en deux actes, jouée seulement trois fois en 1812; *The brazen Bust* (la *Tête de bronze*), mélodrame, traduit du français, joué un pareil nombre de représentations en 1813.

KEMBLE (Sarah), actrice anglaise, sœur de Philippe et de Charles Kemble. V. Siddons (mistress).

KEMBLE (Maria-Thérésa de Camp, mistress), femme de Charles Kemble, née à Vienne en 1774, morte à Londres en 1838. Elle était fille d'un musicien et d'origine française. D'abord figurante à l'Opéra de Paris, puis danseuse dans les ballets de Noverre, elle débuta, encore jeune, à Londres, et y obtint de très-beaux succès sur les théâtres de Drury-Lane, de Covent-Garden et de Haymarket. Elle a composé deux comédies qui se distinguent par la finesse des détails : *the First Fault* (1799) et *the Day after the wedding* (1808).

KEMBLE (John-Mitchell), philologue et archéologue anglais, fils aîné de Charles Kemble, né à Londres en 1807, mort à Dublin le 26 janvier 1857. Il se consacra d'abord à l'étude du droit, et fut admis au barreau sous les auspices de la société de Lincoln's Inn. Ses études se tournèrent principalement vers l'histoire de la littérature anglo-saxonne, et ses constants travaux dans cette direction lui firent bientôt un nom honorable. Après avoir donné une édition du poëme l'anglo-saxon, perdu par ses tergiversations toute influence réelle. S'étant prononcé pour l'indépendance de son pays, il fut publiciste, comme conseiller du ministère de l'intérieur (avril 1849), et rédigea, de concert avec Csengery, le journal *Respublica* pour soutenir la politique de Kossuth. Mais à peine la cause nationale fut-elle perdue par suite de la trahison de Görgei et de la capitulation de Vilagos, que Kemeny abandonna son parti vaincu, et ne rougit point d'écrire, contre les patriotes fusillés ou proscrits, deux pamphlets intitulés : *Après la révolution* (1850), et *Encore un mot sur la révolution* (1851). Malgré cette évolution, il fut arrêté et traduit devant un conseil de guerre pour ses actes passés; mais, après une courte détention, il recouvra la liberté. Le baron Kemeny devint ensuite un des rédacteurs du *Pesti-Naplo*, organe politique du parti de Deak; puis il fut successivement membre de la diète et chancelier de Transylvanie. Il se démit de ces dernières fonctions en 1861, à la suite de démêlés avec le ministère autrichien. Comme littérateur et polémiste, M. Ke-

les plus actifs. De plus, il était le rédacteur en chef de la *British and foreign Review*, recueil littéraire qui, dès 1835, et grâce aux efforts persévérants de Kemble, a réussi à vulgariser en Angleterre la langue, la science et la littérature allemandes.

KEMBLE (Frances-Anna, dite **Fanny**), sœur du précédent, tragédienne anglaise, née à Londres en 1811. Elle a débuté à Covent-Garden, le 5 octobre 1829, avec le plus grand succès, par le rôle de Juliette. Elle avait alors dix-huit ans. Belle et élégante personne, douée d'un organe flexible et sympathique, elle reçut du public l'accueil le plus flatteur. On se plaisait à voir se perpétuer en elle la gloire dramatique de sa famille. Mistress Siddons, sa tante, et Charles Kemble, son père, l'avaient formée à cette intention. En 1832, elle suivit son père aux Etats-Unis, et y obtint les ovations les plus enthousiastes; les Américains s'attelèrent à son char de triomphe. En 1833, se trouvant à Philadelphie, elle épousa M. Pearce Butler, riche propriétaire, qui ne réalisa pas pour Juliette le type de Roméo. Elle reparussa bientôt ce mari et sa fortune, qui était considérable. En 1849, elle divorça après avoir perdu, par son éloignement de la scène, le fruit de ses premiers triomphes, et, ne voulant pas reparaître au théâtre, elle prit le parti de donner des lectures littéraires. C'est ainsi qu'elle a fait à Londres, dans les principales villes d'Angleterre, et même à Paris, des lectures de Shakspeare, son poëte aimé. Ses plus belles créations ont été les rôles de Juliette et de Portia, puis, dans le répertoire moderne, de Bianca du *Fazio*, et de Julia dans le *Bossu*. On a d'elle plusieurs ouvrages en vers et en prose : *Francis Ier* (*Francis the first*, 1830), tragédie écrite par elle à dix-sept ans, et qui n'est pas sans mérites; l'*Etoile de Seville* (*the Star of Seville*, 1832), drame; un *Journal d'un séjour aux Etats-Unis* (*Journal of a residence in the United-States* (Londres, 1835); un volume de *Poésies diverses* (1842), et une *Année de consolation* (*a Year of consolation*). Ce dernier ouvrage, qui obtint un juste tribut d'éloges, contient le récit de ses impressions pendant un voyage qu'elle a fait en Italie avec sa sœur Adelaïde. La moderne Juliette avait voulu demander au ciel italien un oubli à ses chagrins. Tout-à-fait alla-t-elle voir à Vérone si la statue d'or que le vieux Montagu, ob-bliant sa haine, voulait élever à la fille de son ennemi, existait sur le tombeau des Capulets. Mais, au lieu des touchants souvenirs de cette histoire d'amour, elle ne trouva que la statue du trop fameux héros de l'absolutisme, Radetzky. Aussi s'en revint-elle désolée et maudissant les Autrichiens.

KEMBLE (miss Adélaïde), plus tard mistress Sartoris, actrice et cantatrice anglaise, sœur de la précédente, née à Londres en 1820. Elle a abordé avec succès les deux genres de l'opéra et du drame. Premier sujet au grand Opéra de Londres, elle a pu rivaliser avec les célébrités de l'Allemagne et de l'Italie. Elle a surtout brillé sur la scène de Covent-Garden comme cantatrice.

KÉMÉA s. m. (ké-mé-a). Comm. Sorte de taffetas à fleurs, que l'on tirait anciennement de l'Inde.

KEMENY (Sigismond, baron), homme politique et écrivain hongrois, né dans la Transylvanie en 1816. Il venait d'achever ses études, lorsque s'ouvrit à diète de Klausenbourg en 1834. Kemeny se rendit dans cette ville, où il entra en relation avec les membres les plus avancés de l'opposition, devint, en 1840, directeur de l'*Erdelyi-Hiradó*, organe des idées libérales en Transylvanie, et fut, cette même année, élu membre de la diète, où il vota avec les députés de la gauche. En 1842, il abandonna la politique active, se retira dans ses terres, et y composa divers ouvrages. Dans l'un d'eux, intitulé *Brigue et opposition* (1843), il attaqua à la fois le pouvoir, comme il l'avait fait jusque-là, et les libéraux, ce qui produisit une vive sensation, et lui fit de nombreux ennemis. En 1847, il revint à Pesth, devint un des principaux rédacteurs du *Pesti Hirlap*, fut élu l'année suivante, au moment où commença la lutte entre l'Autriche et la Hongrie, député à l'Assemblée nationale hongroise, et n'y joua qu'un rôle secondaire, ayant perdu par ses tergiversations toute influence réelle. S'étant prononcé pour l'indépendance de son pays, il fit partie, comme conseiller, du ministère de l'intérieur (avril 1849), et rédigea, de concert avec Csengery, le journal *Respublica* pour soutenir la politique de Kossuth. Mais à peine la cause nationale fut-elle perdue par suite de la trahison de Görgei et de la capitulation de Vilagos, que Kemeny abandonna son parti vaincu, et ne rougit point d'écrire, contre les patriotes fusillés ou proscrits, deux pamphlets intitulés : *Après la révolution* (1850), et *Encore un mot sur la révolution* (1851). Malgré cette évolution, il fut arrêté et traduit devant un conseil de guerre pour ses actes passés; mais, après une courte détention, il recouvra la liberté. Le baron Kemeny devint ensuite un des rédacteurs du *Pesti-Naplo*, organe politique du parti de Deak; puis il fut successivement membre de la diète et chancelier de Transylvanie. Il se démit de ces dernières fonctions en 1861, à la suite de démêlés avec le ministère autrichien. Comme littérateur et polémiste, M. Ke-